

Qu'est-ce que définir ?

Jean-Jacques Guinchard

Paru dans *Côté-Philo* °10 - 2007

- **Monsieur, faut-il définir les termes du sujet ?** Nous connaissons tous ces débuts de dissertation patauds où l'élève se met en règle avec ce qui lui semble être une exigence de rigueur et « accroche » à chaque mot du sujet une phrase d'éclaircissement qui n'éclaircit pas grand-chose, puis passe à la suite, la conscience tranquille. Le résultat évoque souvent la « Littérature Sémio-Définitionnelle », ce jeu lancé par les membres de l'Oulipo : on remplace dans une phrase anodine chaque mot par sa définition dans un dictionnaire de la langue courante, puis on recommence l'opération sur la phrase obtenue, et ainsi de suite, jusqu'à obtention d'un buisson textuel parfois pittoresque (pédant, surréaliste).

En un certain sens, non, il ne faut pas *commencer* par définir les mots du sujet, mais au contraire *finir* en le faisant. Ou bien considérer que la dissertation tout entière nous permettra de dire si oui ou non les animaux travaillent, parce que nous saurons finalement ce qu'est un animal et ce qu'est le travail, par exemple.

D'autre part, ne peut-on pas, en moins en partie, définir la philosophie comme un travail de définition ? A l'évidence, les définitions y tiennent en tout cas une place importante et typique. Il faut bien assumer ce constat, en outre, que les philosophes s'opposent sur des systèmes, sur des thèses, mais même sur les définitions qu'ils donnent de l'homme, de la vérité, de la philosophie évidemment, etc.

Ces raisons m'ont conduit à passer du temps en classe avec les élèves, régulièrement, sur cette question des définitions, en général en tout début d'année.. Les procédés que je présente ici sont assez souples. Selon le temps dont on dispose en fonction de l'horaire de la série, le degré de développement conceptuel qu'on pense possible et souhaitable avec les élèves, on peut se fixer tel ou tel degré intermédiaire entre deux extrêmes : au minimum, un exercice de sensibilisation en deux heures à la reconnaissance puis à la production de définitions, au maximum, un cours sur le problème des rapports entre réalité, pensée et langage qui permet notamment de poser les grandes attitudes alternatives en la matière, réalisme (platonicien) *versus* nominalisme (une définition est-elle la capture de l'essence ou une décision verbale de compromis ?).

Je ne demande pas aux élèves de produire eux-mêmes une définition de la définition, mais leur propose plutôt pour commencer de réfléchir au pourquoi et au comment de l'opération. *Pourquoi définir ?* Pour lutter contre l'incertitude, les limites de notre maîtrise du monde, en identifiant. Entre les hommes, lutter contre les malentendus, les faux problèmes, les conflits inutiles (ou complaisamment alimentés). Pour savoir de quoi on parle. *Comment définir ?* En décrivant : cela permet l'identification. En classant : par inscriptions emboîtées dans des catégories. En disant ce que cela n'est pas : par différenciation négative.

Exercice n° 1 : définissez par écrit ce qu'est un tabouret (ou tel autre objet artificiel très courant). Constatations : en général, le classement précède la description. La fonction apparaît rapidement : s'asseoir est une « technique du

corps », donc il faut aussi donner des informations dans cette direction. Le matériau ou la couleur sont-ils décisifs ? Non : c'est le concept de tabouret qui nous importe, non tel objet individuel homonyme. Donc, *que définit-on ?* Un objet mental ou verbal, prototypique. Éventuellement, à ce stade apparaît déjà chez les élèves l'interrogation sur l'ordre d'apparition des éléments : d'abord la chose puis le mot, ou d'abord le mot (l'idée) puis la chose ? Il est probablement prématuré de fournir la formulation platonicienne ou anti-platonicienne de la question, mais on peut « fixer » déjà la réflexion en demandant aux élèves de trouver des exemples où il serait clair que la chose précède l'idée et d'autres où l'inverse se produirait (à première vue, dans le premier cas, les éléments naturels, dans le deuxième, artificiels ?). On prend l'habitude de noter les acquis de chaque stade : un élève ou deux doivent formuler les constatations et, après retouches si nécessaire, tous doivent les écrire.

J'introduis maintenant une typologie schématique, fondée sur les intentions de celui qui définit et les contextes où on trouvera les définitions :

1) Définition courante, de reconnaissance, descriptive, destinée à tous les utilisateurs d'une même langue (non spécialistes d'un certain domaine), telle qu'elle est présente dans les dictionnaires unilingues. Exemple : l'être humain, vivant, bipède, parlant, avec qui je me sens ou me sais des points communs essentiels.

2) Définition scientifique, plus classificatrice que descriptive, surtout quand il y a néologisme, la plus rigoureuse possible, mais pas dans l'optique de l'usage pratique, plutôt dans celle de la certitude théorique. Même exemple : *homo sapiens sapiens*, la seule espèce actuelle du genre *homo*.

3) Définition philosophique : elle non plus n'est pas d'abord pratique. Est-ce l'essence qui intéresse le philosophe ? En tout cas, la définition débouche souvent sur l'idée d'un modèle à atteindre ou du moins à viser, donc elle est aussi normative. Suite de l'exemple : un « animal politique », un être duquel on peut s'attendre à tout (le meilleur comme le pire), un corps mais avec une âme, etc.

Une définition dit-elle ce qu'est la chose, ou ce qu'elle doit être ?

Bon, d'autre part, avons-nous toujours affaire à de véritables définitions ? Certaines formules ont une allure de définition, mais reste à savoir si elles en sont vraiment. Y a-t-il un critère de la véritable définition ? Oui, empiriquement : la phrase que j'examine me donne-t-elle accès par elle-même, à elle seule, à son objet ? Ou bien ne faut-il pas que je sache déjà ce que c'est pour la comprendre ?

Appliquer la typologie ci-dessus et statuer sur la qualité de véritable définition est le double objectif de **l'exercice n° 2** :

Énoncé :

Voici une douzaine de formules qui se présentent toutes comme des définitions. Consignes : a) repérer les pseudo-définitions : que sont-elles en réalité si ce ne sont pas des définitions authentiques ? ; b) isoler les véritables définitions et les caractériser : description, classement, convention... ? ; c) dans le cas où plusieurs définitions sont données, pourquoi cette pluralité ? - En pratique, dans un premier temps, écrivez en face de chaque formule « V » si vous estimez avoir affaire à une vraie définition, « F » si ce n'est pas le cas, ou « ? » si vous ne savez pas.

Liste :

- 1) Chien : (mammifère, carnivore, canidés) issu du loup, dont l'homme a domestiqué et sélectionné par hybridation de nombreuses races (*Robert*).
- 2) « La sociologie est un sport de combat » (titre d'un documentaire sur Pierre Bourdieu).
- 3) « Happiness is lying in the sun » (dit Snoopy allongé sur le toit de sa niche).
- 4) Mode : n.f. (...) 3° [sens] moderne : goûts collectifs, manières passagères de sentir, de vivre, qui paraissent de bon ton dans une société déterminée (*Robert*).
- 5) « La mode est une tradition momentanée » (Goethe, cité dans le *Robert*).
- 6) La sphère est le solide engendré par la rotation d'un arc de cercle autour de sa corde.
- 7) « Le bonheur est une idée neuve en Europe » (Saint-Just, révolutionnaire français).
- 8) « Moi, je ne suis pas marxiste » (Marx, dans une lettre de la fin de sa vie).
- 9) Mètre : unité principale de longueur, base du système métrique. Le mètre, d'abord défini par rapport à la longueur du méridien (10 millionième partie du quart) a été concrétisé par un étalon (1799) ; sa longueur est vérifiée par la longueur d'onde de la radiation rouge du cadmium (*Robert*).
- 10) Sirène : animal fabuleux, à tête et à torse de femme et à queue de poisson, qui passait pour attirer, par la douceur de son chant, les navigateurs sur les écueils (*Robert*).
- 11) Truelle : outil de maçon, formé d'une lame à bout arrondi ou en trapèze, reliée à un manche par une tige coudée (*Robert*).
- 12) Truelle, *bis* : outil de maçon pour étendre le mortier sur les joints ou pour faire les enduits de plâtre, constitué en général d'une lame d'acier large reliée à un manche par une partie contre-coudée (*Larousse*).
- 13) « La vie est un long fleuve tranquille » (titre d'un film de fiction d'Etienne Chatiliez).
- 14) Crime : 1° sens large : manquement très grave à la loi. 2° spécialement, droit : infraction que les lois punissent d'une peine afflictive ou infamante (opposée à contravention ou délit). Les crimes sont jugés par la cour d'assises (*Robert*).
- 15) Crime *bis* : sociologie : violation des règles considérées par la société comme indispensables à son existence : « Un acte est criminel s'il offense les états forts et définis de la conscience collective », Durkheim (Morfaux, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*).

Par pur acquit de conscience, voici le « corrigé » : V, F, F, V, ?, V, F, F, V, V, V, V, F, V, V/ ?. Il n'est pas question de développer ici les nombreuses (et stimulantes) observations ou les interrogations que suscitent ces exemples, mais on peut en esquisser une synthèse:

- il y a des phrases qui font un « effet de définition » par l'utilisation de la copule être, c'est un procédé rhétorique qui permet de donner de l'importance à un

jugement de valeur ou à une opinion, un goût (ce que souvent les élèves, sous l'influence du cours de français, appellent des « vérités générales »);

- certaines définitions produisent leur objet (elles sont « génétiques »), ou le fixent (définitions conventionnelles) ;

- on peut définir quelque chose qui n'existe pas (définition nominale par opposition à la définition réelle) ;

- parfois une définition est plutôt une explication, etc.

Remarques : cet exercice n'est pas sans ressemblance avec l'exercice sur la vérité présenté par Serge Cospérec dans *Côté Philo 7*, "Qu'est-ce qui autorise à dire que...?" et une combinaison des deux pourrait être envisagée. On peut raccourcir la liste en veillant à ce que les différentes possibilités restent présentes : quinze cas est certainement un maximum, d'autant que certaines de celles qui sont proposées ici impliquent la maîtrise d'un vocabulaire difficile. On peut aussi souhaiter préparer le terrain pour la suite de l'année, en introduisant dans la liste des formules dont on entend tirer parti ultérieurement. Enfin, si l'exercice plaît aux élèves, on peut les lancer à la chasse aux définitions ou pseudo-définitions, dans leurs lectures personnelles, les discours politiques, etc., et examiner ensuite leur butin en classe. Les slogans publicitaires sont une mine parmi d'autres.

Le proposition n° 8, mise au point paradoxale de Marx (Je ne me *reconnais* pas dans le marxisme en bois de certains de mes épigones, donc je le désavoue) peut introduire un *exercice n° 3*, qui est implicitement une petite dissertation :

Peut-on se définir soi-même ? Développez cette question de façon argumentée et faites l'essai sur vous-même. Quelles constatations faites-vous alors ? Consigne : après réflexion, écrivez trois paragraphes ou trois pages successifs.

Lorsque je fais réaliser ce travail, les dimensions intéressantes de la question apparaissent en général assez bien : - en fait, que signifie vraiment « définir » ici ? Dans une perspective aristotélicienne, un individu ne peut pas être défini *stricto sensu* : c'est sa catégorie de rattachement qui pourra l'être, lui pourra être classé ou décrit, ce qui n'est pas la même opération. - Si on admet d'utiliser le verbe « définir », quels sont les traits les plus pertinents à retenir : appartenance(s) effective(s), désirée(s), traits physiques, psychologiques, etc. ? - N'est-ce pas plutôt quelqu'un d'autre qui peut me définir, de l'extérieur ? - L'enjeu de la question n'est-il pas celui de l'authenticité, c'est-à-dire de la justice et de la justesse dans l'identité qu'on m'attribue ?

Enfin, si l'on décide de prolonger ce travail par un cours, on peut constituer un « dossier-problème » (formulation que j'emploie) ou peut-être un « colloque des philosophes » (formule GFEN et manuel Bréal 2006 pour les séries technologiques), qui peut rassembler des textes dans des débats précis (là encore, des formats, des successions et des durées différents sont possibles).

Définir = rechercher une essence ou identifier une place dans un système sémantique ?

Exemples platoniciens, entre autres la recherche de la définition de la vertu dans le *Ménon*, à confronter aux *Problèmes linguistiques de la traduction* (G.Mounin, collection Tel Gallimard, pp. 23-25), qui illustre très bien la différence entre conception du lexique comme nomenclature (traditionnelle depuis la Bible) et conception du lexique comme réseau (Saussure). On peut se demander si la dichotomie (celle qui « produit » le pêcheur à la ligne puis le sophiste dans le *Sophiste*) ne se « trouve pas entre les deux » ?

Faut-il et peut-on tout définir ?

La conception hobbesienne du langage et de ses fonctions et dysfonctions (début du *Léviathan*) conduit à préconiser la définition systématique de tous les mots. Mission impossible selon Pascal (*Opuscule sur l'esprit de géométrie*). L'expérience de l'écrivain conduit à faire confiance au contexte : Rousseau, *Emile*, note « J'ai fait cent fois réflexion, en écrivant, qu'il est impossible, dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes sens aux mêmes mots » (GF, p. 133). Voir aussi les ambiguïtés de Bergson à l'égard du langage, etc.

Je terminerai en soulignant l'intérêt de deux références tout à fait différentes : les actes d'un colloque interdisciplinaire (philosophie, linguistique, grammaire, lexicographie) : Centre d'études du lexique (collectif), *La Définition*, Larousse 1990 ;

les pages de méthode du manuel de philosophie des séries technologiques d'A. Marchal et C. Courme (Magnard 2006), « Construire une définition et la mémoriser », pp.238-240. Les autres manuels pour les ST parus cette année comportent souvent des exercices de définition, mais en général sans présenter la technique explicitement.

Si vous voulez un petit exercice (facile), que pensez-vous de la phrase de Samuel Butler citée par Gérard Chomienne pour introduire un choix de « Définitions » d'Alain (*Lire les Philosophes*, Hachette, p. 487) : « Définir, c'est dresser un mur de mots sur le terrain vague de la pensée » ?

Jean-Jacques Guinchard